

Reçu au lieu

Numéro 118, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72611ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2014). Compte rendu de [Reçu au lieu]. *Inter*, (118), 78–81.



Esther Ferrer Monographie

Ici, on doit souligner la parution de ce catalogue important au sujet de l'itinéraire d'Esther Ferrer, surtout pour l'information et les documents qu'il contient, dont une iconographie fort pertinente pour saisir sa trajectoire et son développement dans le « cadre de l'art » ! Cette publication est sortie lors de la présentation de deux expositions d'Esther Ferrer – ce qui confirme sa valeur et son importance – au MAC/VAL à Val-de-Marne ainsi qu'en Bretagne.

En préface, Christian Favier commente : « Depuis son ouverture, le MAC/VAL, musée départemental d'art contemporain en Val-de-Marne, propose une rencontre différente avec l'art, le plaçant au cœur des interrogations humaines. Espace d'expression des artistes, de confrontation de la population avec l'art de son temps, il offre à chacun par des voies originales et inédites de construire sa compréhension du présent et sa vision de l'avenir. C'est dans cette volonté de mettre la création contemporaine à l'honneur que le MAC/VAL a proposé à l'artiste Esther Ferrer de consacrer une exposition à sa pratique de l'autoportrait, rassemblant des installations, des vidéos et plus d'une centaine de ses photographies, dont le présent catalogue garde la trace. Nous sommes donc heureux de coéditer avec le Frac Bretagne ce premier ouvrage exhaustif du travail d'Esther Ferrer en français. » C'est dire l'importance de cette publication de 368 pages, en anglais aussi, qui inclut une documentation iconographique assez complète.

Catherine Elkar, directrice du Frac Bretagne, énonce pour sa part : « Esther Ferrer, en acceptant l'invitation du Fonds régional d'art contemporain Bretagne, a permis que soit montré pour la première

fois en France un ensemble significatif d'installations, de performances et d'éléments liés à la performance.

Le concours de nombreux partenaires – le Musée de la danse, l'École européenne supérieure d'art de Bretagne et l'Université Rennes 2 –, de même que l'association avec le MAC/VAL, soulignent combien cette œuvre pionnière, singulière, rencontre aujourd'hui les questionnements élargis de l'art, le rôle de l'artiste, la mémoire et la trace, le temps et l'instant. Cet ouvrage en est le fruit, qui permettra au lecteur de découvrir ou mieux connaître un travail d'une richesse et d'une liberté inouïes, et est, pour nous, le lieu où exprimer toute notre gratitude à l'artiste. »

Photos, partitions, images, dessins, croquis, textes, occupent cette documentation fort importante et d'abord en français. Je cherche la table des matières... Cependant, voici le contenu des textes. D'abord, en intro, Daniel Marion signe « Réelle et différée », puis Franc Lamy propose « Faire la ligne pas le point », un entretien entre Esther Ferrer, Marion et Lamy – ici une information historique sur ZAJ et les actions – où Esther Ferrer dit : « Je vais essayer d'être claire. Mon compromis, s'il y a un compromis, c'est en tant que personne, pas en tant qu'artiste. Je suis une personne qui défend ce qu'elle défend : une certaine idée de la société, des choses qui m'intéressent dans ma vie de tous les jours, et ma vie de tous les jours comprend l'art. » Tellement simple et tellement clair en même temps ! Un autre texte, de Patricia Brignone, s'intitule « Ma non-philosophie, de art à ZAJ (élémentaire, minimaliste, influence-expérimentation, participation, accident, émancipation-expérience de la durée, Space as Theatre of Operations, Self as Artwork, Female/Feminist) » – je rappelle que c'est aussi en anglais ! Cyril Jarton titre quant à lui « Toutes les versions sont valables,

et compris celle-ci : une analyse de l'œuvre d'Esther Ferrer ».

S'y trouve la liste des performances, des prix, des expositions solo comme collectives – avec et sans ZAJ –, toutefois je ne vois pas celle au Lieu en 1993... Finalement est répertorié, de la page 82 jusqu'à la fin, ce qui fait la grande valeur de cette publication : les actions, partitions, photos, dessins, etc.

Richard Martel

Éditions Frac Bretagne
19 avenue André Mussat
CS 81123, Rennes
Bretagne
www.fracbretagne.fr
ISBN 978-2-916324-77-7

Bernard Heidsieck Tapuscrits : Poèmes- partitions, Biopsies, Passe-Partout

Sorti en septembre 2013 aux Presses du réel, en France, en lien avec l'exposition de B. H. à la Villa Arson en 2011, donc deux ans plus tard. C'est un « monument d'édition » pour ce pionnier de la poésie action qui dès les années cinquante a proposé d'intervenir poétiquement avec le corps, la voix, l'action. Le communiqué de cette publication explique bien le contenu de cette énorme publication : « L'ensemble des tapuscrits (c'est un manuscrit tapé à la machine à écrire) du pionnier de la poésie sonore : un monument de quelque 1200 pages qui offre une approche inédite de l'une des œuvres poétiques les plus inventives, les plus marquantes et les plus influentes de la seconde moitié du XX^e siècle, au travers de 120 "partitions" reproduites en fac-similé, dévoilant pour la première fois l'écriture, dans sa dimension visuelle et graphique, qui précède et détermine la lecture publique. »

Bernard Heidsieck s'exprime ainsi sur son art : « Ce que je cherche toujours, c'est d'offrir la possibilité à l'auditeur-spectateur de trouver un point de focalisation et de fixation visuelle. Cela me paraît essentiel. Sans aller jusqu'au happening, loin de là, je propose toujours un minimum d'action pour que le texte se présente comme une chose vivante et immédiate, et prenne une texture quasiment physique. Il ne s'agit pas de lecture à proprement parler, mais de donner à voir le texte entendu. »

Dans le communiqué, on insiste sur la littéralité de l'œuvre : « Cette publication rassemble l'ensemble des tapuscrits des *Poèmes-Partitions*, des *Biopsies* et des *Passe-Partout*, textes conçus pour la plupart pour être joués et "actés" en public, tous numérisés un par

un afin de les restituer de manière la plus littérale possible. De cette matière foisonnante émerge toute une longue vie de lectures et de performances, de festivals et de rencontres, une vie à imaginer et à construire une poésie vivante qui continue à marquer toute une génération de jeunes artistes. »

Cette publication fait honneur au pionnier de la poésie sonore dans son apport et son développement depuis les années cinquante. S'y trouvent également des textes de Jean-Pierre Bobillot qui connaît fort bien l'œuvre de B. H., d'Éric Mangion, « commissaire » de l'exposition tenue à la Villa Arson en 2011, et d'Anne-James Chaton qui poursuit une démarche en poésie sonore.

En quatrième de couverture, on résume ainsi la carrière de l'artiste : « Au fil des années, son écriture se réinvente pour mieux rendre compte de notre quotidien, de notre univers social, politique ou économique, au travers de ses principaux événements, comme dans son extrême



banalité. Il développe en 1955 ses premiers "Poèmes-Partitions". Puis il ne cesse de travailler par séries avec les "Biopsies" entre 1966 et 1969 (au nombre de 13). De 1969 à 1980, ce sont les 29 "Passe-Partout". De 1978 à 1986, il écrit "Derviche/Le Robert" composé de 26 poèmes sonores. Puis à partir de 1988, "Respirations et brèves rencontres" (60 poèmes produits à partir d'archives d'enregistrements de souffles d'artistes). »

En 1992, lors de la venue à Québec de B. H. pour participer à Polyphonix 16, nous lui avons fait découvrir Claude Gauvreau à qui il a dédié une « respiration ». Pour avoir vu-entendu à quelques reprises ses « exécutions », je me souviens de sa cadence et de sa présence : « Tout en restant attaché à la sémantique, il s'émancipe peu à peu des contraintes de la langue. Il en explore toutes les dimensions formelles, que ce soit par la spatialisation du texte, dans

les partitions qu'il écrit, ou par la présence du corps dans l'espace. »

Bravo aux Presses du réel de produire une telle publication qui souligne la grande valeur de l'œuvre de B. H. !

Les presses du réel
35, rue Colson, 21000 Dijon
France
info@lespressesdureel.com
www.lespressesdureel.com
ISBN 978-2-84066-515-1

Beck Song Reader

Un nouvel album de Beck est paru récemment avec 20 nouvelles chansons de styles variés interprétées par autant d'artistes dont Jeff Tweedy, Jack White, Laura Marling, David Johansen, Norah Jones, Beck lui-même et plusieurs autres. Et alors...

Deux ans auparavant, ces mêmes pièces avaient d'abord été publiées sous forme de partitions. La notation avant le disque ; l'œuvre *après* l'œuvre. Exception faite de la musique dite classique, il faut remonter au début du siècle dernier pour observer semblable démarche. À l'époque, jouer de la musique à la maison était une pratique si répandue que certaines pièces de musique en feuilles se vendaient à plus de 50 millions de copies. Avec l'avènement du disque, des chansons populaires interprétées par des artistes connus ont été par la suite identifiées et presque attribuées à ces derniers.

Toutefois, en se lançant dans le projet *Song Reader*, Beck a voulu aller « au-delà de l'aspect nostalgique pour voir ce qui pouvait rester dans notre nature de cet instinct de jouer de la musique populaire par nous-mêmes. Car la musique enregistrée de nos jours rend cette participation non nécessaire ».

Il ne suffisait pas non plus de simplement inverser le processus habituel (enregistrement d'abord et parfois transcription ensuite). Beck a réfléchi à plusieurs questions

RM

avant de se lancer : « Quels types de chansons ont les qualités inhérentes qui poussent d'autres personnes à les habiter et à en faire leur propre version ? Qu'est-ce qui fait qu'une chanson est jouée autour d'un feu de camp ? Est-ce la simplicité, le sentiment ou une mélodie mémorable ? Qu'est-ce qui fait qu'une chanson passe à travers les époques ? »

Toutes les chansons de *Song Reader* sont accompagnées d'une transcription pour le piano et la guitare, et il est possible d'interpréter ces chansons de façons différentes. « Personnaliser les arrangements et même les ignorer est fortement encouragé. Les interprètes ont tout le loisir de se détacher de la notation. Utiliser les instruments qu'ils veulent, changer les accords, réécrire les mélodies, ne garder que les paroles, les jouer vite ou lentement, en faire une version instrumentale ou a capella », précise l'artiste. Beck a conçu ces chansons comme des points de départ dépourvus de références à des enregistrements préalables.

En quelque sorte, ce nouveau disque constitue l'œuvre après l'œuvre et nous permet de réfléchir à notre rapport actuel à la musique : « Il n'y a pas si longtemps, une chanson n'était qu'une feuille de papier jusqu'à ce qu'elle soit jouée par quelqu'un. N'importe qui, même vous. »

Toutes les citations sont de Beck (notre traduction).

Robert Charbonneau

Bartolomé Ferrando Arte y cotidianeidad hacia la transformación de la vida en arte

Une sympathique petite publication qui recèle des textes de Ferrando, qui touchent, comme l'indique le titre, à la quotidienneté et à son rapport avec l'art et la vie. Mais c'est en espagnol seulement.

On y voit diverses façons de faire, comme la valorisation plastique de la parole, l'auteur se tenant



entre la musique, la poésie et l'art action. Cette publication manifeste un souci, après les Cage, Kaprow, Beuys, de valoriser les pratiques qui se cantonnent dans les relations humaines d'abord et dans les œuvres par la suite. De la pratique, donc, comme faire artistique !

Les titres des articles sont d'ailleurs révélateurs : « Notes pour un développement de la conscience du sujet », « Notes pour la transformation de la pratique commune en faire artistique », « Sur l'intuition et son application au quotidien »...

RM

Expres Ardora Ediciones
Calle El Escorial, 88
28100 Alcobendas
Madrid, Espagne
www.ardora.com
ISBN 978-84-88020-47-5

Daniel Canty Les États-Unis du vent

Pendant une dizaine de jours, à la fin de 2010, Daniel Canty rejoint Patrick Beaulieu dans son aventure artistique intitulée *Ventury : une odyssée transfrontière à la poursuite des vents d'Amérique* dont il tiendra un carnet de route. À bord d'un *pick-up* Ford Ranger des années quatre-vingt surmonté d'une girouette, l'artiste et ses collaborateurs suivront les courants aériens à

travers les États-Unis, un peu comme Beaulieu l'avait auparavant fait avec la migration des monarques² et le fera plus tard dans un projet similaire à Las Vegas³. Performance du territoire, œuvre *road trip*, il s'agit dans ce périple de se laisser pousser par le vent et de rouler, chaque jour jusqu'au soir, dans la direction que celui-ci soufflait ce matin-là. Dans *Les États-Unis du vent*, Daniel Canty rédige le récit détaillé et sensible de sa participation à l'œuvre de Patrick Beaulieu, qui le mènera, au gré des brises, de Cincinnati à Harrisburg, en Pennsylvanie, en passant par Indianapolis, Chicago, Cleveland et quelques autres plus petites villes insoupçonnées.

Ce parcours erratique, aléatoire mais suivant une contrainte bien précise, constitue une véritable virée – virant comme une girouette –, un voyage d'art, une forme de tourisme performatif. Bien que la destination demeure inconnue, le même processus se répète d'une journée à l'autre : trouver un bon café, puis un lieu approprié pour sortir le manche à air afin d'identifier la direction du vent, de s'y engager et de rouler jusqu'à ce que la fatigue, la faim ou l'envie d'un verre incite les chercheurs de vent à s'immobiliser, mais jamais pour bien longtemps. Les antiquaires et libraires d'occasion fournissent également un bon prétexte pour garer le Blue Rider, notamment pour mettre la main sur des *aéropostales*, « des cartes postales du vent ». Le caractère artistique de l'entreprise (constante quête d'images à découvrir ou à concevoir pour documenter et incarner le processus) et sa dimension métaphysique (réflexion sur le fait d'être au monde et sur le sens du vent) s'allient à des considérations quotidiennes, à la fois plus banales et plus vitales : dénicher un endroit, si possible sympa, où manger, où dormir.

Le journal du copilote Canty offre une expérience de terrain intime de cette paradoxale Amérique qu'on



Beck. Photo : Dew Brown.



ne peut qu'aimer et détester à la fois, tant on y est à la fois libre et aliéné. Suivant « la piste du cheese-burger » tout en déviant de celle-ci, on visite une gare transformée en hôtel où l'on dort dans des wagons, un marché amish, une piste d'IndyCar abandonnée, un *dinner* bio, des pubs tapissés d'écrans qui montrent inlassablement des matchs de football et quelques stations-services plutôt moches. Dans ses descriptions, à mi-chemin entre le guide touristique et la rêverie, l'artiste-écrivain confère une réelle épaisseur au territoire américain.

On pourrait croire qu'il n'y aurait rien à voir dans cette navigation terrestre et que ces *États-Unis du vent* seraient ceux du vide, de la vacuité, mais il n'en est rien. Un peu comme le vent, que l'on ne peut pas contempler mais que l'on ressent et qui fait bouger les choses, l'Amérique donnée à lire par Canty porte les marques de sa littérature, de sa musique, de son cinéma et de son histoire, que ce soit celle de l'ère industrielle ou de la présence amérindienne et des traces laissées par les déplacements forcés de plusieurs nations, formant autant de routes fantômes. Se laisser porter par le vent, une idée simple et audacieuse, un éloge de l'improbable, une dérive naïve et postsituationniste à contre-courant de cette époque où tout suit une implacable logique d'efficacité ; une odyssée, celle du mouvement conjoint de l'air et de la pensée de l'auteur, que Daniel Canty nous livre au fil des pages et des kilomètres.

Jonathan Lamy

Notes

- 1 www.venturyodyssey.com
- 2 www.vectormonarca.com
- 3 www.vegasodyssey.com. Voir aussi l'article de Victoria Stanton dans ce numéro d'Inter pour l'ensemble de cette trilogie d'expéditions.

La Peuplade
201-415, rue Racine Est
Saguenay, Québec
G7H 1S8
www.lapeuplade.com

Marc Lincourt *Retour aux pierres élémentaires*

Retour aux pierres élémentaires, c'est d'abord une exposition de 40 œuvres dans l'atelier de l'artiste en 2012, dont on retrouve les photographies dans ce livre. Et il y a plus. Dans la préface, signée par l'historien et directeur général de la Fondation du Musée national des beaux-arts du Québec, il est question de l'œuvre et de la démarche de Lincourt que John R. Porter n'hésite pas à comparer à Champollion, le premier à déchiffrer les hiéroglyphes. Ce nom revient d'ailleurs dans la présentation de

l'écrivain et critique d'art René Viau, quand il met en contexte le travail de l'artiste dans « Marc Lincourt : l'art au pied de la lettre ». Cette comparaison avec l'égyptologue est sans doute due à la curiosité obsessionnelle de Lincourt à tenter de décrypter les écritures.

D'ailleurs, en écriture, Lincourt manie aussi bien la forme que le fond. À preuve, le chapitre qu'il signe, *Retour aux pierres élémentaires*, ramène d'abord le lecteur à la genèse de sa créativité. Puis, de souvenirs en anecdotes, il raconte ses premiers questionnements tout en laissant quelques interrogations planer au-dessus du texte. Et des questions, Lincourt s'en pose ; sans cesse. Avec le recul et une sérieuse réflexion, il arrive à fournir certaines réponses. Au passage, il cite un peintre, parle d'une écrivaine, comme si sa création n'avait cessé d'osciller entre l'art pictural et l'art littéraire. Une phrase résume bien cette double passion, creusée de son art actuel : « Je me voyais le Balzac du dessin, lui avec ses lettres, moi avec mes traits. Lui avec ses mots, moi avec mes couleurs. Il aura fallu un demi-siècle de dessins et de peintures pour que mes lignes convergent et se fusionnent, pour devenir à leurs tours des mots. Comme des motifs. »

Tel un archéologue, Lincourt creuse l'histoire de l'écriture, compulse les récents travaux sur le langage, fouille l'alphabet à la recherche de secrets et de trésors enfouis au plus profond des lettres, car les lettres, il les vénère telles des déesses antiques, avouant au passage son coup de foudre pour la lettre A. Il décrit le début de son obsession pour elle comme un détective tentant de résoudre une énigme : « Au moment où j'allais tirer le trait au centre du triangle, cette lettre m'a soudain semblé différente. J'ai eu l'impression de la voir comme quelque chose d'inaugural. La prémonition d'un moment charnière dans ma vie d'artiste. »

Par la suite, le plasticien détaille la démarche adoptée lorsqu'il donne

des ateliers, explique sa technique de la main libérée, puis relate ses nombreux voyages le menant à remonter jusqu'à la source des écritures : « Le mot, c'est mon souffle, ma respiration... et c'est pour continuer de vivre que j'ai dessiné et qu'encore je dessine. Pour cette série de tableaux, il fallait qu'il y ait transmission, alors j'ai voulu partager mon étrange carnet de voyage. Mais autrement. »

Après la démarche, les photographies de ses œuvres permettent d'apprécier toute la créativité de l'artiste. Dans le court récit biographique qui termine le livre, Jean Lejeune, traducteur et ami de longue date du plasticien, décrit ainsi ce travail : « L'artiste accorde ici une place de choix aux gestes du calligraphe, aux symboles, aux traits de clame, aux courbes d'un alphabet mythique qui, au-delà de ses formes ésotériques, rejoint tous les possibles de l'écriture et nous fait vibrer d'une pure émotion. »

Retour aux pierres élémentaires est un livre permettant d'apprécier autant l'écriture que les dessins de cet artiste québécois au rayonnement international.

Youssef Bouabou

Les Éditions Triptyque
2200, Marie-Anne Est,
Montréal, Québec
H2H 1N1
www.triptyque.qc.ca
ISBN 978-2-89031-970-7

José Acquelin *Anarchie de la lumière*

Depuis son premier recueil publié il y a près de 30 ans déjà, José Acquelin est devenu peu à peu une figure de la poésie québécoise. C'est un grand amoureux du texte ! Poète de la parole comme de l'écrit, il anime des soirées et spectacles de poésie, tout motivé par sa passion double : la poésie et l'humanité. Et qu'on lise sa poésie dans la quiétude du foyer ou qu'on l'entende déclamée en public par le poète lui-même, on constate

cette même *occu-passion* qui rayonne dans ses textes, qu'ils soient en vers ou en prose : « Inexplicablement il existe encore des poètes, ces êtres omégas, à peu près les seuls à fournir des réponses imprévisibles face aux questions communes. Avec, inversement, les philosophes, qui eux posent des questions insolubles devant les réponses toutes faites. La raison principale étant que les deux cohabitent dans la même humilité humiliée qu'on appelle humanité¹. »

Actif, il a participé à maintes expériences d'échanges créatifs (notamment le Band de poètes), sans toutefois *faire* de la performance, dans le sens donné par les arts actuels. Avant tout une bête de texte, il a publié des dizaines de livres, et c'est dans un esprit littéraire que, sur scène, il privilégie une approche axée sur le texte et son interprétation. Orateur attentif, il sait trouver le ton et l'expression justes, procurant à ses récitations la force, empreinte de tendresse, qui lui permet de développer une fine complicité avec les spectateurs.

José Acquelin, à l'instar de tout bon poète, est en lui-même un observatoire, et c'est son point de vue particulier – celui d'un inconditionnel de la vie et de ce qu'elle offre – qu'il propose à ses lecteurs, leur rappelant que « [l]es yeux sont toujours la façon la plus rapide d'aller au ciel... »

Bien qu'existentialiste, jamais son propos ne se plie aux infinis tourments de notre condition humaine, puisque sa poésie demeure tournée vers l'espoir : « Inutile comme tout idéaliste, je parle à peine, je parle contre une peine qui n'est pas seulement mienne. Et j'écris pour la peine, qui me dépasse. Prendre soin d'un feu, c'est veiller à ce que la flamme ne s'éteigne en fumée. »

Quatrième recueil d'une série en prose, *Anarchie de la lumière* ne fait pas exception, il comporte même quelques passages qui voisinent l'exultation. Une poésie où l'émotion n'est pas laissée à elle-même, toujours accompagnée d'une réflexion – et dans tous les sens du terme –, car l'émotion y est réfléchie.

André Marceau

¹ Toutes les citations sont extraites d'*Anarchie de la lumière*.

Les éditions du passage
1115, avenue Laurier Ouest
Montréal, Québec
H2V 2L3
www.editionsdupassage.com
ISBN 978-2-922892-97-0



Alain-Martin Richard
**Performances, manœuvres
 et autres hypothèses de
 disparition**

Sous la direction de Paul
 Couillard et Alexandra Liva

Premier titre consacré à un créateur québécois et première publication bilingue de la collection « Canadian Performance Art Legends », *Alain-Martin Richard : performances, manœuvres et autres hypothèses de disparition* est un ouvrage foisonnant, à l'image de la pratique de l'artiste. Cet intitulé nous invite à penser que les performances, les manœuvres et les productions plus difficiles à identifier du créateur sont autant de possibilités de se volatiliser. Et si l'art revenait à cela : se dissoudre ? À tenter – en vain – de le faire, autrement dit à éprouver l'impossibilité de sa propre invisibilité ? En regardant la page couverture du livre, sur laquelle on voit – en fait, on devine – Alain-Martin Richard entièrement vêtu de blanc, un peu comme l'Homme invisible, on peut poser cette hypothèse. Dans un texte intitulé « La performance est un dialogue agi », l'artiste écrit d'ailleurs : « La performance est d'abord un arrachement, une exclusion volontaire, une exploration de l'ignorance. »

Particulièrement dense, l'ouvrage compte un peu plus de 400 pages, accompagnées d'un DVD, et comprend des contributions, souvent assez longues, de huit auteurs, dont Guy Sioui Durand, Nicolas Reeves, Clive Robertson – avec qui il avait codirigé l'imposant *Performance au/in Canada, 1970-1990* –, Doyon/Demers et Alain-Martin Richard lui-même, de qui l'on reprend neuf articles parus depuis 1990. Tous les textes apparaissent à la fois en anglais et en français, sont jalonnés d'illustrations – qui auraient pu être plus abondantes – et suivis d'une bibliographie. Correspondant aux différentes facettes – bien que toute classification soit imparfaite – de son travail, le volume se divise en différentes sections : performances, événements, installations, manœuvres, conférences-démonstrations et actions collectives.

Ces divers parcours démontrent la richesse de la production de cet homme à tout faire des pratiques performatives qu'est Alain-Martin Richard. La dimension collaborative et collectiviste de son travail – probablement héritée de son implication et de son intérêt pour le milieu du théâtre, où l'on crée en équipe – transparait au long de cette rétrospective. On remarque également l'importance de



l'organisation d'événements dans sa posture de créateur. Mettre sur pied un événement crée un contexte pour la production artistique, génère des œuvres, invente des manières de faire. Chez Alain-Martin Richard, il s'agit de création. Ainsi, à l'expression *artiste-théoricien*, il faudrait ajouter celles d'*organisateur* et de *commissaire* – qu'il importe de ne pas confondre – pour rendre compte des multiples dimensions de sa pratique depuis le début des années quatre-vingt.

Rappelons qu'Alain-Martin Richard rejoint en 1981 le comité de la revue *Inter*, alors intitulée *Intervention*, fondée trois ans plus tôt. Il fera par la suite partie du collectif *Inter/Le Lieu* jusqu'à la fin des années quatre-vingt-dix, performant aux côtés de Pierre-André Arcand, de Jean-Claude Gagnon, de Richard Martel et compagnie aux quatre coins du monde et organisant plusieurs éditions du Festival d'*In(ter)vention* – qui deviendra plus tard la RIAP –, dont *NeoSon(g) Cabaret*, *Espèces nomades* et *De la performance à la manœuvre*. Il fonde ensuite le collectif *Les Causes perdues in©* en 2000 et se joint à l'équipe de *Folie/Culture* en 2003.

L'œuvre qui figure sur le DVD, *Le chemin pour Rosa*, poursuit ce « dépassement du contexte individualiste et spécialisé de la performance au profit de l'espace social ouvrant sa part de créativité à l'autre », comme le remarque Guy Sioui Durand à propos de la notion de manœuvre telle que pratiquée par Alain-Martin Richard. Il s'agit d'une vidéo de longue durée où l'artiste

s'efface comme corps agissant pour laisser la place à la parole des autres, dans un montage polyphonique qui superpose les discours. Dans la version incluse au sein de la publication, la spatialisation de l'image – l'installation comptait quatre moniteurs – ainsi que celle du son s'en trouvent nettement diminuées et, par conséquent, l'œuvre perd de son intérêt. Des extraits vidéo de performances et de manœuvres auraient permis, me semble-t-il, de donner un meilleur aperçu du travail polymorphe d'Alain-Martin Richard.

Il aurait également été intéressant de voir des textes de création ou de performance figurer dans ce livre. Si l'on revient à l'hypothèse de départ, c'est un peu comme si les créations disparaissaient sous l'abondance du propos critique et théorique. Si « la pratique de la performance est paradoxale », comme le soutient l'artiste, les publications et les discours sur la performance le sont certainement tout autant.

Ainsi, malgré ces réserves, *Alain-Martin Richard : performances, manœuvres et autres hypothèses de disparition* relève le défi – ou, autrement dit, négocie bien l'impossibilité – de rendre compte d'une pratique, échelonnée sur plus de 30 ans, souvent éphémère et dématérialisée, portée sur la rencontre, le dialogue et l'action.

JL

Fado Performance Inc.
 Les Causes perdues in©
 et Sagamie édition d'art
 www.performanceart.ca
 ISBN 978-0-9730883-3-5